de son étrangeté. Elle est invitée aux 40e Journées littéraires de Soleure

SKALOVA, FLUX ET REFLUX

« THIERRY RABOUD

Portrait » Elle écrit là-haut. A la cime d'un infini colimaçon, un grenier se prend pour une mansarde. On traverse l'atelier d'une altière bijoutière, puis un rideau s'ouvre sur ce repaire – table poussée sous une lucarne où se découpe un ciel bousculé de toits, ordinateur ouvert, tasse de thé trop tiré, livres effeuillés, comme éparpillés sur la carte des lettres européennes. Tanière exiguë mais elle n'y restera probablement pas longtemps, et l'on en redescend déjà pour retrouver le pavé ensoleillé. «Je ne suis pas trop du genre à m'enraciner», lance Marina Skalova sur cette terrasse du quartier genevois des Grottes.

D'ailleurs les Hommes ne sont pas des arbres, mouvementés plutôt comme des oiseaux migrateurs. On lui demande d'où vient son trilinguisme, son accent hexagonal, son slave patronyme, sa culture germanique, c'est un itinéraire qu'elle nous dessine. Née à Moscou un an avant la chute du Mur, elle grandit en France, puis en Allemagne, puis à nouveau en France, étudie ici et là avant d'arriver en Suisse à 25 ans.

Un parcours d'immigration que l'écrivaine qualifie d'«un peu compliqué», et dont elle a nourri son identité kaléidoscopique: «Je suis tout à la fois russe, allemande et française, mais aussi un peu suisse à force d'y vivre… Je m'intéresse dès lors aux identités multiples, fluctuantes, un peu troubles.» Son travail, qu'elle présentera la semaine prochaine aux Journées littéraires de Soleure, investit courageusement ce trouble – l'étrangeté qui réside dans le mot étranger, l'autre en regard du soi.

Pensée inquiète et lucide

Une prose qui flue et reflue au gré de ses indignations pour se couler en diverses formes. La parabole dans *Amarres*, sorti l'an passé (Ed. l'Age d'Homme). Un inconnu débarque sur les rives d'une île qui pourrait être la nôtre, ou une autre. Insidieusement, la méfiance devient suspicion puis rejet, jusqu'à la potence. Récit suggestif où l'intolérance et la xénophobie surgissent dans le minimalisme d'un conte de tout temps et de tout lieu.

Désormais installée à Genève, Marina Skalova a grandi entre la France et l'Allemagne. Charly Rappo

Puis la prose poétique, ou l'essai, ou le journal, ou la chronique, on ne sait trop à quel genre ressortit son *Exploration du flux*, tout juste sortie de presse (Ed. du Seuil). Un texte puissant, sonore, rythmé comme la polyphonie d'une pensée inquiète et lucide face à l'émergence d'une Europe forteresse. Les perceptions se bousculent, surgissent dans la langue où les flux migratoires, financiers, numériques, maritimes et corporels s'amalgament. Un texte qui, à force de se maintenir à flot, devient lui-même flux tandis que le sens glisse sur les mots.

Reste la sidération face aux bégaiements de l'Histoire. «Je suis d'origine juive et j'ai été scolarisée en Allemagne. Je me souviens d'un vrai travail sur la responsabilité historique. En classe, on réfléchissait au patriotisme, à la dangerosité du concept de nation, dans l'idée de ne pas reproduire le passé. Aujourd'hui nous sommes spectateurs d'une immense régression dans notre rapport à l'autre.» Plus jamais ça, et pourtant les consciences refluent.

Rempart à l'indifférence

Entre 2015 et 2016, aux prises avec l'actualité, Marina Skalova publie de courtes séquences sur le site remue.net, avec la complicité de feu Philippe Rahmy qui est aussi l'un des mentors de son Master en création littéraire à la Haute Ecole des arts de Berne. Et lorsqu'il fut clair que la tolérance ne resterait qu'une parenthèse dans la politique migratoire européenne, elle assemble ces fragments en *Exploration*, œuvre qu'elle porte désormais à haute voix, en lectures et bientôt sur les planches.

Enoncer, c'est éveiller. Alors l'auteure prête sa plume à la scène. L'an prochain, sa première pièce questionnera la singularité de ses origines soviétiques, «cette conscience d'être née dans un pays qui n'existe plus, puis d'avoir grandi en Occident avec l'héritage de valeurs communistes qui, déjà, était dépassées». Trouble identitaire qu'elle toise pour l'heure dans le miroir d'autres textes. Auteure en résidence et dramaturge associée du Théâtre de Poche à Genève, elle a traduit *Change l'état d'agrégation de ton chagrin, ou Qui nettoie les traces de ta tristesse?* de la Zurichoise Katja Brunner, à voir jusqu'à jeudi.

Langues transposées pour mieux trouver sa voix. «Je traduis beaucoup, surtout lorsque je n'arrive pas à écrire. J'entretiens des liens forts avec la tradition littéraire française, mais je lis beaucoup en allemand. Cette circulation fait partie de ma démarche d'écriture», éclaire-t-elle, et l'on se souvient de son premier recueil *Atemnot/Souffle court* (Ed. Cheyne) dont les résonances couraient d'une langue à l'autre.

«Je cherche une langue pour donner forme à l'impuissance»

Depuis, son souffle s'est approfondi comme son engagement. L'écriture est un rempart à l'indifférence et à la peur, ferment d'un dialogue qu'elle entretient avec des migrants pour son projet *Silence de l'exil*, développé en collaboration avec un photographe. «Je nourris l'espoir que les mots soient capables de résister aux assauts du réel. Je cherche une langue pour donner forme à l'impuissance, qui permette d'en garder trace. La poésie doit prendre le réel à bras-le-corps plutôt que se retrancher dans ses tours d'ivoire». La sienne n'est que provisoire. Elle y remonte comme un envol vers d'autres itinérances. »

> 40e Journées littéraires de Soleure, du 11 au 13 mai. www.literatur.ch